

préméditation empêche la conversation d'être agréable. On va se voir ; on parle de pluie et du beau temps ; chacun dit sans prétention ce qui lui passe par la tête ; les uns sont graves, les autres sont extravagants ; ceux-là sont vieux, ceux-ci sont jeunes ; quelques uns sont profonds, plusieurs sont naïfs ; madame fait une question maligne, monsieur fait une réponse mordante ; un enthousiaste fait un récit chaleureux, un frondeur fait une critique sévère ; un commérage interrompt la discussion, une épigramme la réveille, un éloge passionné la renflamme ... une folle plaisanterie la termine et met tout le monde d'accord. L'heure passe, on se sépare ; chacun est content, chacun a jeté son mot, un mot heureux qu'il ne se croyait pas destiné à dire. Les idées ont circulé ; on a appris une anecdote qu'on ignorait, une particularité intéressante ; on rit encore de la bouffonne idée d'un tel, de la naïveté charmante de cette jeune femme, de l'entêtement spirituel de ce vieux savant, et il se trouve que, sans préméditation et sans projet de causerie, on a causé.

Nous n'aimons pas non plus ces maîtresses de maison doublement officieuses, qui font, le matin, le menu de leur conversation comme le menu de leur dîner. Madame Campan avait là-dessus un système qu'elle enseignait à ses élèves et qui nous a toujours paru peu divertissant ; elle prétendait

qu'il fallait régler la conversation d'un dîner sur le nombre des convives. Si l'on est douze à table, il faut parler voyages, littérature ; si l'on est huit, il faut parler beaux-arts, sciences, inventions nouvelles ; si l'on est six, on peut parler politique et philosophie ; si l'on est quatre, on ose parler de choses sentimentales, des rêves du cœur, d'aventures romanesques.

Et si l'on est deux ?

Chacun parle de soi ; le tête-à-tête appartient à l'égoïsme.

Cet étrange système de madame Campan nous a été révélé par madame la duchesse de Saint-Leu, son illustre élève ; elle-même nous a fait l'honneur de nous l'expliquer, et bien souvent nous en avons ri ensemble. Lorsqu'il survenait quelques hôtes inattendus au château d'Aremberg :

— Tous mes plans sont dérangés, disait-elle, je comptais parler philosophie, voilà maintenant qu'il va falloir parler littérature et voyages. ...

Cela voulait dire : " Nous serons dix à table."

Tous ces préparatifs sont heureusement fort inutiles pour les gens qui savent causer ; ils ont une si grande confiance dans leur intelligence, qu'ils n'ont jamais besoin de *l'entraîner* par des exercices préalables. Voilà pourquoi nous aimons tant les gens supérieurs ; c'est que, comme ils ont beaucoup d'esprit, ils ne sont jamais obligés d'en faire.

Muscadin dans le Monde.



ETTE année à l'époque du jour de l'an, j'ai fait le tour des salons (car je reste obstinément attaché aux vieux usages de courtoisie) pour constater encore une fois le vide qui se fait de plus en plus dans ces déserts..bien gracieusement habités pourtant, si l'on me permet cette antonymie.

Oui, messieurs et cher-confrères, sur la foi de gens d'esprit — mais d'un esprit, je dirai anti-social — qui ont exercé leur verve aux dépens des visites du jour de l'an, vous avez avec une insouciance laissé tomber en désuétude cette vieille coutume, cette institution séculaire !

Mais vous rendez-vous bien compte de ce que vous avez fait ?

Des visites du jour de l'an c'était dans l'ordre profane ce que sont les Pâques dans la pratique religieuse.

Mon cousin l'abbé (qui se moque impitoyablement de mon latin quand il m'arrive d'en faire usage pour l'élégance du style) me pardonnera, j'espère, cette comparaison hardie.

Le devoir annuel aboli, la tiédeur, l'indifférence s'ensuivirent et notre état de société n'est plus aujourd'hui qu'un abominable chaos. C'est au point qu'une maîtresse de maison est souvent dans le cas d'inviter chez elle, pour un bal, des hommes qu'elle ne connaît pas, mais qui sont cependant les maris des dames qu'elle fréquente. Et la plupart du temps ces mêmes messieurs répondront à sa politesse et la remercieront de son hospitalité